



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[A]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

ARI

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61184](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61184)

il n'en fermoit jamais que la moitié. Junon le chargea de garder la nymphe Io, que Jupiter aimoit : mais il fut endormi & tué par Mercure. La déesse se changea en paon, qui porte autant d'yeux à la queue, qu'Argus en avoit à la tête. Les mythologiftes disent qu'Argus défigne la sphere céleste que nous voyons briller d'une multitude d'étoiles qui semblent veiller pour le bien de la terre, exprimée par Io sous la figure d'une vache. Mercure, c'est-à-dire, le soleil, tue cet Argus lorsqu'il ramene le jour : mais de même que la moitié des yeux d'Argus restoient ouverts, la moitié des étoiles continue à briller dans l'hémisphere que le soleil n'éclaire pas.

ARGYNNIS, jeune Grec, se noya en se baignant dans le fleuve Céphise. Agamemnon, qui l'aimoit beaucoup, fit bâtir en son honneur un temple, qu'il dédia à Vénus Argynnis.

ARGYRE, nymphe d'Achaïe, possédoit entièrement le cœur du beau Selimnus, qui se cha de déplaisir, voyant qu'elle se dégoûtoit de lui. Vénus, touchée de pitié, le métamorphosa en un fleuve, qui, comme Alphée à l'égard d'Aréthuse, alloit chercher la fontaine où présidoit cette nymphe inconstante. Enfin Selimnus vint à bout d'oublier l'ingrate Argyre, & il eut depuis la vertu de faire perdre à ceux qui aiment, le souvenir de leur tendresse, lorsqu'ils boivent de ses eaux, ou qu'ils s'y baignent.

ARGYRE, (Isaac) moine Grec, habile mathématicien, floriffoit au XIVe. siècle. Il est auteur de plusieurs écrits de

Tome I,

Géographie & de Chronologie, & de quelques autres Traités sur diverses matieres.

ARGYROPHILE, (Jean) né à Constantinople, passa en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. Cosme de Medicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, & le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers 1474, d'un excès de melon. Jean Lascaris, qui avoit été son disciple, lui a fait en grec une épitaphe fort honorable. On dit qu'il mangeoit beaucoup, & que le produit de ses livres & ses autres revenus suffisoient à peine à la dépense de sa table. On a de lui une *Traduction de La Morale & de la Physique d'Aristote*, dédiés à Cosme de Medicis. On dit que Théodore de Gaza, son ami, la lui céda, & l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparoit. On a encore de lui un *Traité: De Regno. Consolatio ad imperatorem Constantinopolitanum*, &c.

ARIADNE, fille de Minos, roi de Crete, donna un peloton de fil à Thésée, par le moyen duquel il pourroit sortir du labyrinthe. Thésée, après avoir tué le Minotaure dont il devoit être la proie, emmena avec lui Ariadne, qu'il laissa en suite dans l'isle de Naxe. Cette princesse, après avoir pleuré amèrement son malheur, se consola à la fin, en épousant Onarus, prêtre de Bacchus. Les poètes ajoutent que ce Dieu

plça la couronne d'Ariadne dans le ciel, où les astronomes la retrouvent encore aujourd'hui.

ARIADNE, fille de l'empereur Léon I, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial, l'an 474 de l'ère chrétienne. Cette princesse fut soupçonnée d'avoir une intrigue avec Anastase le *Silencieux*. Zénon, selon Jornandès, donna ordre à un de ses officiers de la tuer; mais l'impératrice en ayant été avertie, se réfugia dans la maison d'Acace, évêque, qui représenta l'atrocité de ce forfait à Zénon; sur quoi il consentit qu'elle revînt au palais. Si l'on en croit quelques auteurs, elle se vengea de son mari: ce prince étant tombé dans une syncope violente après un excès de table (d'autres disent que c'étoit un accès d'épilepsie), elle le fit enfermer dans un tombeau où il mourut enragé. Mais ce récit n'a pas, à beaucoup près, assez d'authenticité pour être cru sans aucun doute (*Voyez ZÉNON*). Ce qui est plus certain, c'est qu'Ariadne fit proclamer Anastase empereur, & n'attendit que quarante jours, après la mort de Zénon, pour épouser ce nouvel empereur. Elle mourut l'an 515.

ARIARATHE I, roi de Cappadoce, commença à régner conjointement avec son frère Holopherne, & selon quelques-uns, Orophernes, l'an 370 avant J. C. Il se joignit à Ochus, roi de Perse, dans l'expédition d'Egypte; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, & mourut peu de tems après.

ARIARATHE II, fils d'Holopherne ou Orophernes, dont on vient de parler, fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, & tuteur du jeune roi Philippe, prétendoit lui être échus en partage. Le malheureux Ariarathe fut défait, & attaché en croix avec ses principaux officiers, par l'ordre du vainqueur, vers l'an 321 avant J. C. Il avoit alors 81 ans. Quelques-uns disent qu'il se donna lui-même la mort, mais ce récit est moins vraisemblable.

ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'étoit sauvé en Arménie, dans le tems du supplice de son père. Ayant appris la nouvelle de la mort de Perdiccas & d'Eumenes, il entra dans la Cappadoce, remporta une victoire contre Amyntas, général Macédonien, & monta sur le trône vers l'an 300 avant J. C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV, posséda la couronne après Ariamnès. Ce prince régna quelques années conjointement avec son père. Il avoit épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 avant J. C. La chronologie & les diverses circonstances de ce règne, ainsi que des trois précédens, ne sont pas bien sûres, ni rapportées uniformément par les historiens.

ARIARATHE V, successeur & fils du précédent, épousa Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand. Il donna du secours au roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya

des ambassadeurs à Rome, chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus, dont le sénat lui rendit depuis la moitié, à la priere du roi de Pergame. Ariarathe se ligu ensuite avec Eumenes contre Pharnace, roi du Pont, qui ayant refusé la médiation des Romains, paya ce refus assez cher, & fut obligé de conclure un traité défavantageux. Antiochide, épouse d'Ariarathe, désespérant d'avoir des enfans, lui avoit supposé deux fils, Ariarathe & Holopherne ou Orophernes, mais elle devint grosse ensuite, & eut Mithridate & un autre Ariarathe. Le roi envoya le premier à Rome, pour y être élevé à la maniere des Romains; l'autre lui succéda. Ariarathe secourut les Romains contre Persée, & mourut après un long regne, avec la réputation d'un prince inconstant dans son amitié & ses alliances, l'an 166 avant J. C.

ARIARATHE VI, surnommé *Philopator*, à cause de son attachement pour un pere qui vouloit lui donner la souveraineté de son vivant, & que ce fils ne voulut point accepter, prit le sceptre l'an 166 avant J. C. Ce roi renouvela l'alliance que son pere avoit entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holopherne ou Orophernes, qui se prétendoit son frere. Ariarathe fut renversé de son trône, & obligé de se retirer à Rome. Le sénat ordonna le partage entre les deux

concurrents; mais Attale, roi de Pergame, secourut Ariarathe, & le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains, contre Aristonic, usurpateur du royaume de Pergame: il périt dans cette guerre, l'an 130 avant J. C., & laissa six enfans. Laodice, veuve d'Ariarathe & régente du royaume, craignant de perdre son autorité, fit périr cinq de ses enfans par le poison: le sixieme, qui s'uit, se sauva à l'aide de ses parens. Le peuple fit mourir cette mere cruelle.

ARIARATHE VII, fut proclamé roi l'an 130 avant J. C. Ce prince épousa Laodice, sœur de Mithridate Eupator, dont il eut deux fils. Son beau-frere le fit assassiner. Laodice donna sa main & la couronne à Nicomede, roi de Bithynie. Mithridate chassa ce nouveau roi, & restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait tuer.

ARIARATHE VIII: Mithridate voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son pere. Ce prince leva une armée contre son oncle. Celui-ci attira Ariarathe à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées, & fit régner à sa place son propre fils âgé de 8 ans. Les Cappadociens se souleverent, & mirent sur le trône Ariarathe, frere du dernier roi.

ARIARATHE IX: Mithridate, le cruel persécuteur de cette famille, chassa le nouveau roi, qui mourut bientôt après de chagrin, & rétablit son fils. Alors Nicomede, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, intéressa les

Romains dans cette affaire. Le sénat voulut rendre les Cappadociens libres; mais ce peuple demanda un roi. Les Romains lui donnèrent Ariobarzane, vers l'an 91 avant J. C.

ARIARATHE X, devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane son frere, vers l'an 42 avant J. C. La couronne lui fut disputée par Sifinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sifinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, & fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archelaüs, second fils de Glaphyra, l'an 36 avant J. C.

ARIAS - MONTANUS, (Benoît) naquit à Frexenal de Sierra, près de Séville, d'une famille noble, mais pauvre. Il parcourut une partie de l'Europe, & s'appliqua à l'étude des langues vivantes, qu'il avoit fait précéder par celle des langues mortes. L'évêque de Ségovie le mena au concile de Trênte, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour, il s'enfonça dans les montagnes d'Andalousie, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, & le chargea d'une nouvelle édition de la *Bible polyglotte*. Elle fut imprimée à Anvers, par les Plantins, depuis 1569 jusqu'en 1572, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chere que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias-Montanus augmenta cet ouvrage de Paraphrases chaldaïques, & de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de

Pagnin, très-fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché, pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau & n'accepta qu'une commanderie de S. Jacques, & une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Écriture-Sainte. Ses neuf livres des *Antiquités Judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1596, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la *Polyglotte* d'Anvers, & dans les *Grands Critiques* d'Angleterre. Arias a mis encore en vers latins le Psautier, 1574, in-4°. Richard Simon a parlé de cet auteur avec beaucoup d'humeur. Il ne faut pas s'en tenir à l'idée qu'il donne de ses ouvrages, quoique plusieurs de ses observations critiques soient fondées.

ARIAS, (François) jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses Ouvrages de piété avoient le suffrage de S. François de Sales, qui en recommande la lecture dans son *Introduction à la vie dévote*. Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en françois & en italien.

ARIBON, premier abbé du monastere de Schlectdorf en Baviere, dont on rapporte la fondation à l'an 753, fut élevé sur le siege de Freisingen l'an 760, & mourut en 783. Nous avons de lui : I. La *Vie de S. Emmeran*, que Surius a publiée. Canisius l'a donnée dans son *Thesaurus*, tom. 3. II. La *Vie de S. Corbinien*, premier évêque de Freisingen, publiée par Surius, & insérée dans le 3e.

vol. des Actes de D. Mabillon.

ARIEH, (Jacob-Juda) rabbin de la synagogue d'Amsterdam, est auteur d'une savante *Description du Tabernacle*. Il y en a plusieurs éditions in-4^o, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce Juif florissoit dans le 17^{eme} siècle.

ARIGE, (S.) fils d'Aprocrafius & de Sempronia, l'un & l'autre distingués par leur naissance, fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, & fut honorablement reçu par Saint Grégoire, qui occupoit alors la chaire de S. Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, & ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel. S. Grégoire écrivit plusieurs lettres à Saint Arige, & lui accorda la permission qu'il lui avoit demandée pour lui & son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'étoit point encore commun dans ce siècle. S. Arige vécut peu de tems après son retour de Rome; on ne fait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1 mai 604, à l'âge d'environ 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de S. Eusebe; puis s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps & du sang de Jesus-Christ, qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué

au 1 de mai dans divers martyrologes; & c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence & le Dauphiné.

ARIMANES, divinité adorée chez les Perses. C'étoit la source de tout mal, selon les dogmes de Zoroastre, comme Oromaze étoit l'auteur de tout bien. C'est delà apparemment que les Manichéens ont tiré les deux principes.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre-le-Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit répondre: *S'il pouvoit voler?* Alexandre le fit mourir cruellement avec sa famille, vers l'an 328 avant J. C.

ARINGHI. Voyez BOSIO.

ARIOBARZANE I, roi de Cappadoce fut élu par les Cappadociens l'an 91 avant J. C. sous le bon plaisir des Romains, qui leur avoient offert la liberté, dont ils ne pouvoient, disoient-ils, s'accommoder. Il fut chassé de son royaume par Tigranes, roi d'Arménie; mais Pompée le rétablit l'an 66 avant J. C. Il abdiqua quelques années après en faveur de son fils ARIODARZANELL, qui se trouva malheureusement engagé dans les guerres civiles qui agiterent l'Orient après la mort de César. Cassius le fit surprendre dans ses états, qui furent ravagés, & il fut tué par ordre du même Cassius, l'an 42 avant J. C. Cicéron en parle avec beaucoup d'intérêt, comme d'un fidele allié du peuple Romain, dans sa belle oraison *pro lege Maniliâ*.

ARIOBARZANE, gouverneur de la Perse pour Darius, repoussa Alexandre, & lui empêcha l'entrée de sa province; mais ce prince s'étant fait conduire par un berger qui connoissoit le pays, surprit Ariobarzane, lequel après avoir été défait, voulut se retirer à Persépolis, capitale de son gouvernement; mais les habitans lui en fermerent les portes, ce qui l'obligea de retourner contre l'ennemi, & de lui livrer un combat, dans lequel il périt les armes à la main, l'an 330 avant J. C.

ARION, musicien & poète Grec, naquit dans l'isle de Lesbos. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, & qu'il excelloit dans la poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-tems parmi ses courtisans. Le poète musicien passa de là en Italie & en Sicile, où s'étant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, voulant le dépouiller, il s'élança (dit-on) dans la mer; & un dauphin, que les charmes de sa lyre avoient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, & éleva un tombeau au dauphin, qui avoit sauvé Arion, vers l'an 616 avant J. C.

ARIOSTE, (Louis l') naquit à Reggio, d'une famille alliée aux ducs de Ferrare, en 1474. Il montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Il plut au cardinal Hyppolyte d'Est, & lui fut attaché jusqu'à sa mort. Son frere Alphonse I, duc

de Ferrare, l'appella à sa cour; & le fit entrer dans tous ses divertissemens. Sa conversation étoit un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédoit parfaitement la langue latine; mais il préféra d'écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiôme; il lui représenta qu'il acquerroit plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore & plus étendue: *J'aime mieux*, lui répondit l'Arioste, *être le premier des écrivains Italiens, que le second des Latins*. Ce poète avoit bâti une maison à Ferrare, & y avoit joint un jardin, qui étoit ordinairement le lieu où il méditoit & où il composoit. Cette maison respiroit la simplicité d'un sage. On lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rendue plus magnifique, lui qui avoit si noblement décrit, dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques & d'agréables fontaines? Il répondit, *qu'on assembloit bien plutôt & plus aisément des mors que des pierres*. Sa droiture & sa probité étoient si connues, qu'un vieux prêtre, qui possédoit trois ou quatre riches bénéfices, & qui craignoit d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui attendoient sa succession, choisit l'Arioste, préférablement à tous ses parens & à tous ses amis, pour demeurer avec lui. L'Arioste, d'une santé délicate & foible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il mourut en 1533, à l'âge de 59 ans, après s'être rendu célèbre par des satyres, des comédies, des sonnets, des ma-

drigaux, des ballades, des chansons, & sur-tout par son poëme de *Roland-le-Furieux*, sur lequel la louange & la critique se font réciproquement exercées.

» Si l'on veut mettre sans préjugé (dit un bel-esprit) l'*Odyssée* d'Homere, avec le *Roland* de l'Arioste, dans la balance, l'Italien l'emporte à tous égards. Tous deux ayant le même défaut, l'impertérence de l'imagination, & le romanesque incroyable; l'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satyres si fines, par les graces du comique qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable. Le grand talent de l'Arioste est cette facilité de passer tour-à-tour du sérieux au plaisant, & du plaisant au sublime. Les poëtes de son tems puisoient leurs fictions dans les livres de chevalerie & dans les romans. Delà ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui, qu'il parloit bien, mais qu'il pensoit mal; & on a dû le dire. On a dit encore que le tombeau de *Roland* étoit dans la *Jérusalem délivrée*, & cela est vrai. Car la célébrité de l'Arioste s'est fort affoiblie depuis que le Tasse a fixé sur lui l'attention des littérateurs Italiens. Le genre de leurs ouvrages est, à la vérité, très-différent, & ne paroît pas susceptible de parallèle; mais par-là même, l'Arioste, qui se signaloit dans le burlesque, a dû céder la place à celui qui, au

talent de la poésie, joignoit la gravité & la raison. On dit que le cardinal d'Est, à qui il dédia son poëme, lui dit en riant: *Dove diavolo Messer Ludovico, avete pigliate tante coglionerie?*

» (Messire Louis, où diable avez-vous pris tant de sottises?) Il y en a en effet beaucoup. La Fontaine y a puisé quelques Contes. Le mélange monstrueux du sacré & du profane, qu'il a eu la témérité de faire dans son ouvrage, le peu de respect qu'il a eu pour la décence & les mœurs, éloigneront toujours les gens de bien de cette lecture. Nous avons plusieurs traductions du poëme de *Roland*; les meilleures sont celle de Mirabaud, de l'académie françoise, imprimée à Paris, sous le titre de *La Haye*, en 1741, en 4 vol. in-12, avec une Vie abrégée de l'auteur; & celle que Mrs. Pankouke & Framery ont donnée en 1787, Paris, 10 vol. in-18, avec le texte. L'Arioste avoit été chargé pendant quelque tems du gouvernement d'une province de l'Apennin qui s'étoit révoltée, & qu'infestoient des bandits & des contrebandiers. L'Arioste appaisa tout; il acquit dans la province un grand empire sur les esprits, & en particulier sur ces voleurs. Un jour le gouverneur poëte, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre, d'une forteresse où il faisoit sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'entr'eux le reconnut, & avertit que c'étoit le Signor Arioste. Au nom d'*Arioste*, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombèrent à ses pieds, & le reconduisirent jusqu'à la

forteresse, en lui disant : que la qualité de poëte leur faisoit respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'édition la plus recherchée du *Roland furieux* en italien, est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli, & les figures de Porro. On a réuni tous les ouvrages de l'Arioste en 2 vol. in-fol., Venise, 1730.

ARIOSTE, (Alexandre) religieux de l'ordre de S. François, vivoit au commencement du XVIe. siècle, & fit imprimer à Paris, en 1514, à l'usage des confesseurs & directeurs des âmes, un ouvrage sur les cas de conscience, intitulé : *Interrogatorium pro animabus regendis*; réimprimé à Lyon, 1540; & à Bresce en Italie, en 1579, sous le titre d'*Enchiridion seu Summa Confessariorum*.

ARIOVISTE, roi des Sues dans la Germanie, fut défait par Jules-César, l'an 58 avant J. C. Deux de ses femmes périrent dans la fuite, & de deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, & l'autre faite prisonnière. Il ne manquoit ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il étoit d'une hauteur & d'une fierté qui lui nuisirent beaucoup.

ARISTACRIDAS, capitaine Spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens, & tué Agis leur roi, l'an 330 avant J. C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écrioit : » Malheureux Spartiates, vous » ferez donc esclaves des Macé- » doniens » ? Il répondit fièrement : « Hé quoi ! le vainqueur » pourra-t-il empêcher les La-

» cédémoniens d'échapper à » l'esclavage par une belle » mort, en combattant pour » leur patrie » ?

ARISTAGORE, gouverneur de Milet pour Darius, voulant se soustraire à la puissance de son maître, tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux Athéniens & aux autres Grecs, ce qu'il n'avoit pu persuader à Lacédémone. On lui donna vingt-cinq navires, avec lesquels il fit des courses dans le pays ennemi, prit & brûla Sardes. Le roi Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappellât qu'il avoit une injure à venger. Les généraux Persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué l'an 498 avant J. C.

ARISTANDRE, fameux devin, étoit de Telse, ville de Lycie; il exerça son emploi dans la cour de Philippe, & ensuite dans celle d'Alexandre-le-Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquoit sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion étoit gravée; le devin courtisan ne manqua pas de soutenir, contre ses confrères, que ce songe marquoit que la reine accoucherait d'un fils qui auroit le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux trouppes un aigle qui planoit sur la tête d'Alexandre; ce présage heureux encourageoit les soldats, & n'étoit pas inutile au devin.

ARISTARQUE de Samos,

astronome, est un des premiers qui ait soutenu que la terre tourne sur son centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Mais ce système étoit informe, sans preuve & sans ensemble. Nicolas de Cusa, Copernic, Galilée, Descartes, Newton, l'ont successivement secouru par leurs arguments. On dit qu'il inventa une horloge solaire : mais il est certain que cette invention en général est fort antérieure (Voyez EZÉCHIAS). On a de lui un traité *De la grandeur & de la distance du Soleil & de la Lune*, publié en grec, à Pesaro, 1572, in-4°, traduit & commenté en latin, par Frédéric Commandin ; on le trouve dans le 3e. vol. de la Collection des Œuvres de Wallis, Oxford, 1695 à 1699. Le *Système du monde*, qui a paru sous son nom, est de Roberval. On ne fait pas exactement en quel tems Aristarque a vécu ; mais il étoit antérieur à Archimede.

ARISTARQUE de Samothrace, fut précepteur du fils de Ptolomée-Philométor, vers l'an 148 avant J. C. Il publia neuf livres de corrections sur l'*Iliade* d'Homere, sur Pindare, sur Aratus, & sur bien d'autres poètes. Il discuta sur-tout les ouvrages d'Homere avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop sévère ; car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé. On croit que c'est lui qui divisa l'*Iliade* & l'*Odyssée* en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Horace, dans son *Art poétique*, donne une idée fort avantageuse de sa critique ; il l'appelle un homme de bien, un

homme prudent, préférant la vérité à la flatterie :

*Vir bonus ac prudens versus reprehendit inertes,
Culpabit auros, &c.
Fiet Aristarchus ; nec dicet : cur
ego amicum
Offendam in nugis ?*

Il mourut dans l'île de Chypre, à 72 ans, d'une hydro-pisie. Ne pouvant en guérir, il se laissa mourir de faim. On a donné son nom aux censeurs pénétrants & sévères.

ARISTARQUE, disciple & compagnon de S. Paul, étoit de Thessalonique, mais Juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Ephese, & demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant ensemble les dangers & les travaux de l'apostolat. Dans le tumulte qu'un orfèvre de cette ville excita au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr avec Caius. Il sortit d'Ephese avec S. Paul, & l'accompagna à Corinthe. Il le suivit encore dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, & s'embarqua avec lui lorsqu'il fut conduit à Rome l'an 60. S. Paul, écrivant aux Colossiens, témoigne qu'il étoit avec lui, & l'appelle le compagnon de sa captivité, *concaptivus meus*. On ne fait point ce qu'il devint après la mort de S. Paul. Les Grecs l'honorent sous le titre d'apôtre & de martyr le 14 avril, & les Latins font mention de lui le 4 août. Voyez les *Actes des Apôtres*, chap. 19, 20, 27 ; l'*Epit. de S. Paul à Philémon*, v. 24 ; & celle aux *Colossiens*, ch. 4.

ARISTÉE, fils d'Apollon & de la nymphe Cyrene, apprit des Nymphes l'art de cail-

ler le lait, de cultiver les oliviers, de préparer des ruches à miel, & de les conserver. Il épousa Autooné, fille de Cadmus, dont il eut Actéon, qui fut déchiré à la chasse par ses propres chiens. Après la mort de ce fils, il se retira dans l'isle de Cos; de là en Sardaigne, qu'il polica le premier; puis en Sicile, où il communiqua ses secrets; & enfin en Thrace, où Bacchus l'admit aux mystères des orgies. Aristée aima ensuite Eurydice, femme d'Orphée; en fuyant ses poursuites, elle fut piquée par un serpent, qui lui donna la mort. Les nymphes, pour se venger d'Aristée, tuèrent ses abeilles; mais ayant appaisé ces divinités par le sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avoit perdu. La relation de cette histoire mythologique, dans le 4e. livre des *Georgiques*, est un des plus beaux morceaux de Virgile. Les dieux le placerent entre les étoiles, & il fut l'*Aquarius* du Zodiaque.

ARISTÉE le *Proconésien*, historien & poète Grec, florissoit du tems de Cyrus & de Croesus, vers l'an 556 avant J. C. On lui attribue un Poème épique en trois livres, sur la guerre des Arimaspes, ou Scythes Hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son *Traité du sublime*, & Tzetzes six autres. Aristée avoit encore composé un livre en prose sur la Théogonie, ou l'origine des dieux. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, & on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a

furnommé l'*Ancien*, vivoit vers le tems d'Alexandre-le-Grand. Euclide avoit tant d'estime & d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avoit traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'étoit acquise. On avoit de lui deux ouvrages qui rouloient sur la géométrie sublime; mais l'injure des tems en a privé la postérité.

ARISTÉE, officier de Ptolomée-Philadelphie, roi d'Égypte, étoit Juif d'origine. Ce prince l'envoya demander au grand-prêtre Eléazar, des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, six de chaque tribu, qui firent cette traduction appelée *des Septante*. On prétend qu'Aristée composa l'histoire de cette version. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom; mais il est difficile de décider quel degré de croyance elle mérite. Bellarmin, la Bigne, & quelques autres, ont cru qu'elle étoit la même, que citoient S. Jérôme, Eusebe & Tertullien; mais Louis Vivés, Alphonse Salmeron, Scaliger, &c., ne doutent pas que ce ne soit une pièce supposée par quelque Juif; & il semble qu'on n'en doive plus douter, après ce que Henri de Valois a écrit dans ses notes sur Eusebe. Elle a été publiée sous le titre: *Historia de S. Scripturæ Interpretibus*, Oxford, 1692, in-8°; & dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Van Dale a donné une dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam, 1705, in-4°. Il prétend que Ptolomée ne fit traduire que le Pentateuque; & que

Les autres livres qu'on trouve dans la version appelée *des Septante*, ont été traduits par d'autres interpretes : mais ce sentiment est contredit par Bonfrerius & d'autres savans. Quoi qu'il en soit, cette traduction très-ancienne, suivie par J. C. & les apôtres, a toujours été d'une autorité égale à celle du Pentateuque. Les saints Peres ont regardé la version *des Septante*, comme un moyen choisi par la Providence pour préparer les nations à la prédication de l'Évangile, & l'on attribue communément aux traducteurs une assistance particulière du Saint-Esprit, quoique S. Jérôme n'en soit pas toujours content.

ARISTENETE, auteur Grec du Ve. siècle, périt dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie : nous avons de lui des Lettres ingénieuses, Paris, 1610, in-8°, traduites en François, in-12.

ARISTIDE, surnommé le *Juste*, avoit pour rival à Athènes le célèbre Thémistocles. Ces deux hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avoient des qualités différentes : l'un, si l'on en croit les partisans d'Aristide, fut plein de candeur & de zèle pour le bien public ; l'autre artificieux, fourbe, & dévoré d'ambition. Mais il est plus naturel de croire qu'ils alloient tous deux au même but, celui de l'autorité suprême, par des voies différentes, assorties à leur caractère. Aristide auroit voulu éloigner son rival du gouvernement ; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant

J. C. Les Athéniens, peuple volage & inconstant dans sa haine comme dans son affection (*Voyez PÉRICLÈS, SOCRATE, ANYTUS, &c.*), le rappellèrent quelque tems après avec tous les exilés. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, & se distingua aux batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. Le défintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeler siècle d'or le tems de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, & de donner quelques biens à son fils. Lyfimachus, fils de l'une de ses filles, gaignoit sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. On ignore le lieu & le tems de la mort d'Aristide. Le surnom de *Juste* lui fut donné plusieurs fois de son vivant. Mais pour bien apprécier ces fortes d'épithètes, il faut sans cesse se rappeler l'état où étoient la justice & toutes les vertus chez ces nations vaines & corrompues. L'homme qui se garantissoit tant soit peu, ne fût-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, passoit pour un phénomène de sagesse. Théophraste assure qu'Aristide ne connoissoit plus d'équité ni de vertu, lorsque la politique l'exigeoit ; qu'il délioit les Athéniens du serment de fidélité, & se chargeoit seul du parjure du peuple entier. Il se faisoit un devoir & un système de s'opposer aux conseils de Thémistocles, lors même qu'ils

étoient d'une utilité sensible, & le haïssoit au point de dire que la république étoit détruite, s'il n'étoit jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens, prenoit sa source, selon quelques-uns, dans une rivalité d'amour, & non dans un zèle patriotique. Voyez COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURELE, SENEQUE, SOLON, SOCRATE, TRAJAN, ZENON, &c.

ARISTIDE de Milet, historiographe, se rendit célèbre par ses *Milésiaques*, contes romanesques & souvent licencieux. Apulée, auteur de l'*Ane d'or*, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes à la *Milésiaque*: ce qui prouve que ces ouvrages devoient avoir eu du succès. Plutarque le cite souvent dans ses *petits Paralleles*.

ARISTIDE, (S.) d'Athènes, philosophe, vivoit dans le 2e. siècle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession, & soutint par sa philosophie l'Évangile de J. C. Car il composa pour les Chrétiens une excellente *Apologie*, qu'il présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il étoit à Athènes vers l'an 125. S. Jérôme dit que l'on voyoit encore de son tems cet ouvrage, dont Eusebe fait mention dans son *Hist.*, l. 4, c. 3 & 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce Saint au 31 d'août. Voyez D. Ceillier, *Hist. des aut. sac. & ecclés.*, t. 1.

ARISTIDE, (Ælius) orateur Grec, prêtre de Jupiter, né à Hadriani dans la Mysie, vers l'an 129 de J. C., prit le surnom de *Théodore*, qui veut

dire *grace* ou *don de Dieu*, en mémoire d'une guérison qu'il avoit reçue, & qu'il crut sur-naturelle. Les plus grands maîtres lui donnerent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer & à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurele, que ce prince ordonna sur le champ de la rétablir. Les habitans érigerent, en reconnaissance, une statue à Aristide. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 60 ans. On a de lui des Hymnes en prose à l'honneur des dieux & héros; des Panégyriques, des Oraisons funebres, des Apologies, des Harangues, où il soutient le pour & le contre. Samuel Jebb, savant médecin Anglois, nous en a donné une excellente édition, en 2 vol. in-4°, grecque & latine, à Oxford, en 1722 & 1730, avec des notes pleines d'érudition.

ARISTIDE, peintre de Thebes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'ame, & les passions qui l'agitent. Plin le Naturaliste dit, qu'Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux. Il vivoit du tems d'Apelles, l'an 300 avant J. C.

ARISTIPPE de Cyrene, disciple de Socrate, fondateur de la secte Cyrénaïque, quitta la Lybie, dont il étoit originaire, pour aller entendre Socrate à Athènes. Le fond de sa doctrine étoit, que la volupté est le souverain bien de l'homme pendant cette triste vie. Une philosophie si commode eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent :

Denis-le-Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe, de celui de courtisan. Il dançoit, il s'enivroit avec lui. Il donnoit sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenoient ses ordres pour la préparation & la délicatesse des mets. Sa conversation étoit piquante par une infinité de bons mots. Denis-le-Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeoient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'alloient jamais chez les philosophes? *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connoissent leurs besoins, & que les grands ne connoissent pas les leurs.* D'autres disent qu'il lui répondit plus simplement: *C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades.* On voit par ces réponses que de tout tems les philosophes, même les Epicuriens, ont eu une très-forte dose de suffisance & d'orgueil; ils ont toujours affiché la qualité de *Précepteurs du genre humain.* La luxure d'Aristippe égaloit sa vanité, mais elle étoit sujette à de singulieres inconstances. Un jour le même prince lui donna le choix de trois courtisannes. Le philosophe les prit toutes trois, disant: *Que Paris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déesse, contre deux autres déesses.* Il les mena ensuite jusqu'à sa porte, & les congédia. Quelqu'un le plaisantant sur son commerce avec la courtisanne Lais: *Il est vrai*, dit-il, *que je la possède; mais elle ne me possède pas.* Il avoit raison, car sa passion changeoit continuellement d'objet, &

Lais étoit moins volage que lui. Les philosophes de ce tems-là, comme ceux du nôtre, se plaisoient à s'injurier réciproquement. *Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes*, disoit Diogene le cynique, *il ne s'abaisseroit pas à faire lâchement la cour aux princes.* — *Si celui qui me condamne*, répliquoit Aristippe, *savoit faire la cour aux princes, il ne se contenteroit pas de légumes.* Comme on lui demandoit ce que la philosophie lui avoit appris? *A bien vivre avec tout le monde, & à ne rien craindre.* — *En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes?* — *C'est*, disoit-il, *que quand il n'y auroit point de loix, ils vivroient comme ils font.* Rodomontades, dont personne n'est la dupe. Il avoit coutume de dire: « Qu'il » valoit mieux être pauvre » qu'ignorant, parce que le » pauvre n'a besoin que d'être » aidé d'un peu d'argent, au » lieu qu'un ignorant a besoin » d'être humanisé ». Il ne songeoit pas que l'humanité est bien plus la qualité des idiots que des savans de parade. On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenses de ses disciples. Ayant demandé 50 drachmes à un pere pour instruire son fils: *Comment, cinquante drachmes*, s'écria cet homme! *il n'en faudroit pas davantage pour avoir un esclave.* — *Hé bien*, repartit le philosophe, *plein de l'importance de ses leçons, achete-le, & tu en auras deux.* Il vivoit vers l'an 400 avant J. C. Il avoit composé des livres d'histoire & de morale, que nous n'avons plus, & il est à croire

que la perte n'est pas grande.

ARISTIPPE, dit *le Jeune*, petit-fils du précédent, devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-pere, vers l'an 364 avant J. C. Elle admettoit pour principe de toutes les actions, deux mouvemens de l'ame, la douleur & le plaisir.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivoit dans les frayeurs, suite de la tyrannie. Le soir après son souper, il fermoit toutes les portes de son appartement, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montoit ensuite par une échelle dans une chambre écartée avec sa maîtresse; la mere de la fille retiroit aussi-tôt l'échelle, l'enfermoit sous la clef, & le lendemain matin venoit la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aristippe, malgré ces précautions, fut assassiné par un Crétois l'an 242 avant J. C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs Juifs, étoit précepteur de Ptolomée-Evergete, fils aîné de Philométor, roi d'Egypte, l'an 120 avant J. C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit une belle lettre, pour lui donner avis des graces que Dieu avoit faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, & en découvrant aux Solymitains le feu sacré, caché depuis si long-tems. Elle le supplioit, lui & tous les Juifs qui étoient en Egypte, de célébrer en action de graces, avec pompe & solennité, la fête de la *Scenopégie*. — Il ne faut pas le confondre avec **ARISTOBULE**, frere d'Hyrcaan II (*voyez ce mot*), ni avec **ARISTOBULE**, Juif & philosophe péripatéti-

rien, qui dédia des livres, qui contenoient des Commentaires sur les livres de Moïse, à Ptolomée-Philadelphie, selon Eusebe, *Hist. Ecclésiast. liv. 7*, & mourut 160 ans auparavant.

ARISTODEME. *Voyez ARISTOMENE I.*

ARISTOGITON conspira contre Hipparque, tyran d'Athenes. Il se joignit à Harmodius, & délivra son pays du fléau de la tyrannie. Hippias, frere d'Hipparque, fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entr'autres une courtisane, qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite fille d'Aristogiton fut mariée & dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athenes la même année que les rois le furent de Rome, l'an 513 avant J. C.

ARISTOMENE I, ou **ARISTODEME**, roi des Messéniens dans la Morée, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut contre cette république, que l'armée Lacédémonienne renvoya à Sparte les nouveaux soldats, & leur prostitua les femmes & les filles pour repeupler le pays. Ceux qui naquirent de ce commerce, furent appelés *Parthéniens*; ils se bannirent ensuite eux-mêmes de Sparte, & allerent, sous la conduite d'un certain Phalante, s'établir à Tarente en Italie. Aristomene se tua sur le tombeau de sa fille, qu'il avoit sacrifiée pour faire

cesser une peste qui ravageoit sa patrie, vers l'an 724 avant J. C.

ARISTOMENE II, général des Messéniens, souleva son pays contre Sparte, l'an 685 avant J. C. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favorisèrent la révolte. Aristomene battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, & attacha à la porte du temple de Minerve un bouclier qui alarma le peuple de cette ville. Les Messéniens, après quelques succès, furent abandonnés de leurs alliés, vaincus, & obligés de se retirer dans une place forte sur le mont Ira. Aristomene soutint le siège pendant onze ans. Mais enfin obligé de céder, il se réfugia dans l'île de Rhodes. Il fut tué quelque tems après, ou, selon d'autres, il mourut de maladie, l'an 640 avant J. C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva le cœur tout veu.

ARISTON, fils & successeur d'Agasicles dans le royaume de Lacédémone, est connu dans Plutarque par ses réparties. Quelqu'un lui ayant dit, que le devoir d'un roi étoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis; il répondit: « Qu'il convenoit bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, & de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis ». Ayant appris que l'on avoit fait un éloge funebre des Athéniens, qui avoient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit: « S'ils honorent tant les vaincus, quels honneurs méritent donc les vainqueurs? » Il régnoit vers

l'an 540 avant J. C. Il eut pour fils Démarate, qui lui succéda.

ARISTON, de l'île de Chio, surnommé *Sirene*, & disciple de Zénon, disoit qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi & celui d'un valet. Le souverain bien, selon lui, étoit dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice & la vertu. Il comparoit ingénieusement les argumens des Logiciens aux toiles d'araignée, fort inutiles, quoique faites avec beaucoup d'art. Il rejetoit la logique, parce que, disoit-il, elle ne mène à rien; & la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisoit à peu de chose. Aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie. Sort commun à tous ceux qui ne sont philosophes que par ostentation & pour le vain plaisir de débiter des maximes sonores. Il florissoit vers l'an 236 avant J. C. On dit qu'il étoit fort chauve, & qu'ayant été frappé à la tête d'un coup de soleil, cet accident fut cause de sa mort.

ARISTON, (Titus) jurisconsulte Romain, sous l'empire de Trajan, cherchoit la récompense de la vertu dans la vertu même. Ce qui est une espece d'absurdité, car la vertu doit avoir un principe & un motif différent d'elle-même. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins, s'il pouvoit en échapper? en leur déclarant que s'il n'y avoit pas d'espérance, il se donne-

roit la mort; mais que, si son mal n'étoit point incurable, il se résoudroit à souffrir & à vivre pour sa femme, sa fille & ses amis. Pline-le-Jeune en fait un bel éloge; mais n'eût-il eu que la foiblesse du suicide, il est clair qu'il en faut beaucoup rabattre.

ARISTONIC, fils d'Eumenes & d'une concubine d'Éphese, irrité de ce qu'Attalus III avoit donné le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer & s'y maintenir, & défit le consul Licinius Crassus, l'an 131 avant J. C. La même année le consul Perpenna le prit; & l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occupèrent le trône de Pergame l'espace de 154 ans.

ARISTOPHANE, poète comique Grec, fit retentir le théâtre d'Athènes des applaudissemens qu'on donna à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avoit lancés contre ceux qui étoient à la tête de la république, & qui paroissent avoir besoin de cette correction. Il avoit composé 54 Comédies; il ne nous en reste plus que 11. Ce qui le distingue parmi les comiques Grecs, est le talent de la raillerie. Il saisissoit les ridicules avec facilité, & les rendoit avec vérité & avec feu. Platon a jugé favorablement de ce poète, puisqu'il lui donne, dans son *Banquet*, une place distinguée, où il le fait parler suivant son caractère. On rapporte que le même Pla-

ton envoya à Denis-le-Tyrat un exemplaire de cet auteur, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fond l'état de la république d'Athènes. Les philosophes se sont déchainés contre lui; & la raison de cet acharnement, c'est qu'ils prétendent que sa comédie des *Nuées* a causé la mort de leur patron Socrate; mais Voltaire est de tous celui qui l'a le moins épargné: car il a été jusqu'à dire que ce *Poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'auroit pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire S. Laurent*. Il étoit tout simple qu'une telle assertion excitât la colere des savans; aussi M. Brunck, un des plus habiles critiques de nos jours pour la littérature grecque, n'a-t-il pu se dispenser de témoigner son indignation. Il prétend que jamais Voltaire n'avoit lu Aristophane en grec; qu'Aristophane ne vouloit pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, d'Euripide, & autres qu'il a joués, sans influer sur la mort des uns ni des autres. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ce sont les obscénités grossières, les plates & ordurieres bouffonneries dont il a parsemé ses pièces. Julien l'Apostat, écrivant à un de ses pontifes, & lui indiquant les moyens de rapprocher les mœurs des païens de celles des chrétiens, ne manque pas de lui suggérer la défense de lire les ouvrages d'Aristophane. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des Comédies d'Aristophane, en grec & en latin, avec

de savantes notes, Amsterdam, 1710, in-fol. L'édition de Kuster a été réimprimée à Leyde en 1760, en 2 vol. in-4°, par les soins de Burman, *cum notis variorum*; mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Les Comédies d'Aristophane sont : le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux & les déesses; les *Nuées* contre Socrate, où la vanité & le genre de fanatisme propre à ce philosophe ne sont pas mal joués; les *Grenouilles*; les *Chevaliers*; les *Acarniens*; les *Guêpes*; la *Paix*; les *Harangueuses*; les *Femmes au sénat* & *Lyssistrate*. Nous avons une traduction françoise du *Plutus* & des *Nuées*, par Mad. Dacier, & des *Oiseaux*, par Boivin le cadet. M. Poinfinet de Sivry a donné le *Théâtre d'Aristophane traduit en françois, partie en vers, partie en prose*, Paris, 1784, vol. in-4° & in-8°. Aristophane florissoit l'an 389 avant J. C.

ARISTOPHANE, de Byzance, disciple d'Eratothene, & célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolomée-Evergete lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J. C.

ARISTOTE, surnommé le *Prince des Philosophes*, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J. C. Son pere Nicomachus étoit médecin, & descendoit, dit-on, d'Esculape. Aristote l'ayant perdu fort jeune, dissipa son bien, se livra à la débauche, prit le parti des armes, & les quitta

Tome I.

ensuite pour la philosophie. L'oracle de Delphes lui ordonna d'aller à Athenes; il s'y rendit, entra dans l'école de Platon, & en fut l'ame & la gloire. On dit qu'il fut obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Continuellement livré au travail, il mangeoit peu, & dormoit encore moins. Diogene Laërce rapporte que, pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main, dans laquelle il tenoit une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans un bassin, le réveillât : mauvaise pratique, car l'homme qui ne dort pas, n'a pas l'esprit assez calme pour agir & écrire avec sagesse; mais on ne risquera rien de croire que c'est un conte, semblable à d'autres anecdotes de ce genre, qu'on s'est plu à répandre sur le compte des hommes célèbres; comme si le ridicule & l'absurdité pouvoient être pour quelque chose dans les titres à la gloire. Du reste, il faut avouer que celle des philosophes s'est nourrie quelquefois de ces ignobles ressources. Après la mort de Platon, Aristote se retira à Atarne, petite ville de la Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur qui étoit restée sans biens. Quand Alexandre-le-Grand eut atteint environ 14 ans, Philippe son pere appella Aristote pour le lui confier. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance, fait honneur au prince & au philoso-

Y.

phe : « Je vous apprends , lui » disoit-il , que j'ai un fils. Je » remercie les dieux , non pas » tant de me l'avoir donné , » que de me l'avoir donné du » tems d'Aristote. J'espere que » vous en ferez un successeur » digne de moi , & un roi » digne de la Macédoine ». Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple les sciences qu'il possédoit , & cette sorte de philosophie qu'il ne communiquoit à personne , comme dit Plutarque ; ce qui ne donne pas de cette philosophie une bien bonne idée ; car le vrai sage ne songe qu'à répandre ses lumieres : on est allé jusqu'à croire que cette philosophie étoit celle de Machiavel. L'usage qu'en a fait Alexandre , confirme cette idée. Philippe lui érigea des statues , & fit rebâtir sa ville natale , ruinée par les guerres. Lorsque son élève se disposa à ses conquêtes , Aristote , qui préféroit le repos au tumulte des armes , retourna à Athenes. Il y fut reçu avec les honneurs dus au précepteur d'Alexandre , & au premier philosophe de son tems. Les Athéniens , auxquels Philippe avoit accordé beaucoup de grâces à sa considération , lui donnerent le Lycée pour y ouvrir son école. Il donnoit ordinairement ses leçons en se promenant , ce qui fit appeller sa secte , la secte des Péripatéticiens. Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux , lui envoya des talens pour la dépense que cette étude exigeoit , & lui

donna un grand nombre de chasseurs & de pêcheurs , pour faire des recherches. Aristote , au comble de sa gloire , ne fut pas au-dessus des passions & des folies qui en sont l'effet naturel. Son amour pour la courtisane Pythais devint une espece de fureur , qui le porta à l'ériger en divinité , & à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendoient à Cérés. Eurymédon , prêtre de cette déesse , l'accusa de ne pas y croire. Aristote se retira à Chalcis , dans l'isle d'Eubée (aujourd'hui Négrepont) , pour empêcher qu'on ne commit une injustice contre la philosophie ; mais il auroit eu plus de bonne philosophie à ne pas diviniser la créature féminine qui lui tenoit si fort à cœur. C'est sans fondement que quelques critiques modernes ont nié cette anecdote ; comme si la vérité de l'histoire devoit être sacrifiée à la gloire des hommes célèbres. Aristote mourut à 63 ans , l'an 322 avant J. C. , deux années après la mort d'Alexandre. Les Stagyrites lui dresserent des autels , & lui consacrerent un jour de fête. Il ne paroît cependant pas trop qu'il dût exciter tant d'admiration par ses vertus , ni par sa doctrine religieuse & morale. Sans parler des crimes dont Diogene Laërce & Athenée le disent coupable avec Hermias , de sa conduite insensée & impie envers Pythais ; on connoit les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avoient acquis quelque réputation , les médisances & les injures avec lesquelles il les opprima , les faussetés manifestes qu'il leur

imputa, la maniere dont il abandonna Hermias dans ses disgraces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe & d'Alexandre-le-Grand; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre son bienfaiteur, découvre assez quel étoit le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend que l'empereur Caracalla fit brûler tous les livres de ce chef des Péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avoit donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendoit que Dieu étoit sujet aux loix de la nature, sans prévoyance, sourd & aveugle pour tout ce qui regardé les hommes, croyoit le monde éternel, &, selon l'opinion commune de ses commentateurs, l'ame mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant que cette maniere de penser étoit, il est vrai, d'un sage & d'un homme de bien, mais qu'elle manquoit de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisoient à leurs propres intérêts, & s'exposoient au ressentiment des polythéistes. Belle morale & digne d'un chef des philosophes (*Voyez PLATON STILPON*). Si nous en croyons Diogene Laërce, sa mort fut semblable à sa vie; il s'empoisonna, pour se soustraire à la colere de Médon. Mais S. Grégoire de Nazianze, S. Justin & d'autres écrivains, disent qu'il se précipita dans l'Euripe. Il laissa de Pythais une fille, qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus, roi de Lacédémone. Il avoit eu d'une

autre concubine un fils, nommé *Nicomachus*, comme son aïeul: c'est à lui qu'il adressa ses livres de *Morale*. Le sort d'Aristote, après sa mort, n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il a été long-tems le seul oracle des écoles; & on l'a trop dédaigné ensuite. Le nombre de ses commentateurs, anciens & modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa mémoire a éprouvées, elles lui sont communes avec tous les fondateurs des sectes philosophiques, & tiennent autant aux caprices de la postérité qu'à la nature des systèmes enseignés. Diogene Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences qui n'ont rien de bien extraordinaire, & dont quelques-unes sont outrées ou fausses, d'autres trop recherchées. « Les sciences ont » des racines ameres; mais les » fruits en sont doux... Il y » a la même différence entre » un savant & un ignorant, » qu'entre un homme vivant » & un cadavre... L'amitié » est comme l'ame de deux » corps... Il n'y a rien qui » vieillisse sitôt qu'un bien- » fait... L'espérance est le » songe d'un homme éveillé... » Soyons amis de Socrate & » de Platon, & encore plus de » la vérité... Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, & de consolation dans l'adversité ». Aristote confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple & son successeur dans le Lycée; mais ils ne sont pas parvenus en entier & sans altération jusqu'à nous (*Voy. APPELLICON*). Les

plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique* & sa *Rhétorique*. Le précepteur d'Alexandre montra dans ce dernier ouvrage que la philosophie est le guide de tous les arts. Il creusa avec sagacité les sources du bel art de persuader. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, & qu'être éloquent, c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif & le judiciaire; sur les passions & les mœurs; sur l'élocution, sans laquelle tout languit; sur l'usage & le choix des métaphores, mérite d'être étudié. Aristote fit cet ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la manière de son maître. Celui-ci avoit suivi la méthode des orateurs: son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent; l'un & l'autre furent composés pour Alexandre. Quant à la philosophie, il mêle à des vues justes & profondes, des erreurs grossières & des obscurités qui ont donné lieu de l'exercice à ses commentateurs. Un de ses principes favoris est, que l'ame acquiert ses idées par les sens; principe combattu par de célèbres métaphysiciens, & qui dans le sentiment même d'Aristote doit s'entendre *occasionnellement*, comme s'exprimoient les Arabes, c'est-à-dire, que les sens sont l'occasion des idées, que l'ame se forme elle-même des choses matérielles. « Mais il » y a, dit un philosophe, bien » des idées dont les sens ne sa- » roient même être l'occasion.

» Il n'y a rien que nous conce-
» vions plus distinctement que
» notre pensée même, ni de
» proposition qui puisse nous
» être plus claire que celle-ci:
» *Je pense, donc je suis*. Qu'on
» nous dise, si l'on peut, par
» quel sens sont entrées dans
» notre esprit les idées de
» l'être & de la pensée ». Sa
Rhétorique a été traduite en
françois, par Cassandre, & sa
Poétique, par Dacier & le Bat-
teux (*Voyez ces articles*). La
meilleure édition des ouvrages
d'Aristote est celle de Paris,
au Louvre, 1619, donnée par
Duval, en 2 vol. in-folio, grecs
& latins. On peut consulter un
ouvrage de Jean de Launoï: *De
varia Aristotelis fortuna*, celui
de Patricius, *Peripatetica discus-
siones*, & un traité du P. Rapin,
*Comparaison de Platon & d'A-
ristote*.

ARISTOTE de Chalcide, a écrit une *Histoire d'Eubée*, citée par Hypocrate & par le Scholiaste Apollonius. — Diogene Laërce parle de plusieurs autres ARISTOTE, dont l'un gouverna la république d'Athènes, & publia des *Harangues* fort élégantes; l'autre écrivit sur l'*Iliade* d'Homere; un troisième, natif de Cyrene, fit un *Traité de l'art poétique*, &c.

ARISTOTE, est le même que ALBERTI - ARISTOTILE. *Voyez ce mot*.

ARISTOTIME, tyran d'Elide, vivoit du tems de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter, par Thrastibule & Lampis, auxquels Hellenicus en avoit inspiré le dessein. Sa femme & ses deux

filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

ARISTOXENE, de Tarente, en Italie, s'adonna à la musique & à la philosophie, sous Alexandre-le-Grand, & sous ses premiers successeurs. Des 453 volumes, dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Elémens harmoniques*, en 3 livres, qui est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde, en grec, en 1616, in-4°. Il avoit déjà paru en latin avec les *Harmoniques* de Ptolémée par Antonin Gogavin, Venise, 1561, in-4°. L'ouvrage d'Aristoxene reparut bien plus correct dans le Recueil des musiciens grecs de Marc Meibomius, 2 vol. in-4°, à Amsterdam, 1652, avec de savantes notes.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, & lui écrivit une belle lettre dans une feuille quarrée, & scellée d'un cachet où étoit empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui faisoit savoir qu'ils avoient trouvé dans leurs archives, que les Juifs & les Lacédémoniens n'avoient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham; & qu'ainsi ils devoient n'avoir que les mêmes intérêts (*Voyez* le premier livre des Machabées, chap. 12).

ARIUS, pere des Ariens, naquit en Lybie, ou selon d'autres, à Alexandrie. Achilles, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, & le chargea de la prédication, & du gouvernement d'une de ses églises. Son

éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié sembloient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le perdit. Après la mort du saint évêque Achilles, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Il soutenoit que le Fils de Dieu étoit une créature tirée du néant, capable de vertu & de vice; qu'il n'étoit pas véritablement Dieu, mais seulement par participation, comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existoit avant tous les siècles, il affirmoit qu'il n'étoit point coéternel à Dieu. S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles en 319 & en 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusebe de Nicomédie & Eusebe de Césarée furent les plus ardens (Quoique ce dernier trouve quelques défenseurs parmi les critiques). Arius travailloit en même tems à répandre ses erreurs parmi le peuple; il les mit en chansons; son poëme, intitulé, *Thalie* (nom emprunté d'une piece efféminée de Sotade, poëte Egyptien), composé sur des airs infâmes, n'est qu'un tissu d'impiétés & de louanges fades, qu'il se donnoit à lui-même. Eusebe de Nicomédie assembla un concile formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie & de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il voulut aussi faire entendre à Constantin que cette question n'étoit qu'une

vaine subtilité : imposture, que les philosophes modernes ne cessent de répéter, & qui n'en est pas moins le comble de l'absurdité comme de l'impiété ; puisque la divinité de Jesus-Christ, fondée sur la consubstantialité du Verbe, est le dogme fondamental du christianisme ; & que si ce dogme n'est pas vrai, Jesus-Christ a établi une religion fausse. Il est clair d'ailleurs, que si les trois personnes divines, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, ne sont pas un seul Dieu, dans le sens le plus exact & le plus rigoureux, le christianisme, tel qu'il subsiste dans toutes les communions qui ne sont pas Ariennes ou Sociniennes, est un véritable Polythéisme, puisque nous rendons à ces trois personnes divines le même culte suprême. Entre les Païens & nous, il n'y aura point de différence, sinon qu'ils admettoient un plus grand nombre de dieux que nous, & que nous savons déguiser notre Polythéisme par des subtilités qui leur étoient inconnues. Enfin, Jesus-Christ a déclaré qu'il étoit venu dans le monde pour apprendre aux hommes à rendre à Dieu le culte d'adoration *en esprit & en vérité* ; or, il veut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere. S'il n'est pas un seul Dieu avec le Pere, ce culte est-il juste & légitime ? C'est une profanation & une impiété (*Voyez EUTYCHÈS, NESTORIUS*). Constantin comprit sans peine l'importance de la vérité qu'Arius attaquoit, il assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un concile œcuménique, où

l'hérésiarque fut convaincu de ses erreurs, excommunié par les Peres, & condamné au bannissement par le prince. Décision, qui prouve contre les Sociniens, combien la foi de la divinité de J. C. étoit constante & générale avant le concile de Nicée, puisqu'elle y fut unanimement reconnue, comme une vérité ancienne & incontestable, & l'opinion contraire rejetée comme un blasphème. (*Voy. PAUL DE SAMOSATHE*). On remarque de plus que le concile, en condamnant Arius, anathématisa nommément sa *Thalie* ; ce qui prouve qu'on n'avoit alors aucun doute sur l'infailibilité de l'église en matière de faits dogmatiques. Après trois ans d'exil, Constantin, à l'instigation d'un prêtre Ariens, rappella Arius & ceux de son parti, qui avoient été anathématisés par le concile de Nicée. Cet hypocrite présenta à l'empereur une confession de foi, composée avec tant d'art qu'il étoit difficile d'y appercevoir les erreurs qu'on y avoit cachées sous le masque de la vérité. Arius revint triomphant à Alexandrie ; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite en 335 au concile de Tyr, auquel il présenta sa confession de foi captieuse, qui fut approuvée. Les Peres écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, préservé du venin de l'erreur par Saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avoit causé à Alexandrie, l'appella à Confé-

» tantinople : il lui demanda s'il
 » suivoit la foi de Nicée ? Arius
 » le jura, en lui présentant une
 » nouvelle profession de foi, où
 » l'hérésie étoit couverte par
 » des paroles tirées de l'Écri-
 » ture. Constantin ne soupçonnant
 » point que l'hérésarque le trom-
 » poit, fit ordonner à Alexandre,
 » évêque de Constantinople, de
 » l'admettre à la communion des
 » fideles. Mais cet ordre resta
 » sans effet, par un événement,
 » qui en faisant triompher les Ca-
 » tholiques, donna au monde en-
 » tier une preuve éclatante des ar-
 » rêts secrets & redoutables de la
 » justice divine. « On avoit choisi
 » un Dimanche (dit un histo-
 » rien qui rapporte la chose dans
 » le plus intéressant détail), « pour
 » le rétablissement de cet im-
 » pie, afin de le rendre plus écla-
 » tant. Le samedi sur le soir,
 » comme S. Alexandre conti-
 » nuoit de prier, l'orgueil im-
 » patient des Hérétiques leur
 » fit conduire Arius par la ville
 » comme en triomphe ; & lui-
 » même, enchérissant sur leur
 » ostentation, se répandit en
 » discours insolens. La foule
 » étoit innombrable, & gros-
 » siffoit de rue en rue. Comme
 » on approchoit de la place,
 » dite *Constantinienne*, & qu'on
 » appercevoit au fond de cette
 » place le Temple où l'héré-
 » siarque devoit être rétabli,
 » il pâlit à la vue de tout le
 » monde, éprouva une sou-
 » daine frayeur, & de violens
 » remords. Il sentit en même
 » tems quelque besoin naturel.
 » Il entra dans un des lieux
 » publics, multipliés dans la
 » Nouvelle-Rome avec au-
 » tant de magnificence que
 » tous les autres édifices. Il y

» expira dans les plus cruel-
 » les douleurs, en rendant une
 » grande abondance de sang,
 » avec une partie de ses en-
 » trailles, l'an 336 de J. C. ;
 » digne fin d'un impie, trop
 » semblable, pendant sa vie, au
 » perfide Judas, pour ne pas
 » lui ressembler dans les cir-
 » constances de sa mort. Ce
 » dénouement effrayant, &
 » qui passa pour miraculeux,
 » causa autant d'abattement
 » aux Ariens, que d'espoir
 » aux fideles orthodoxes. Le
 » lieu de cette tragique scene
 » devint l'horreur publique ; &
 » par la suite, un Arien l'a-
 » cheta, afin d'effacer ou d'af-
 » foiblir, en le convertissant
 » en un autre usage, la mé-
 » moire de cet opprobre ». Il
 » s'en faut bien que son hérésie
 » mourût avec lui. On est sur-
 » pris & effrayé de toutes les
 » scenes horribles que présente
 » l'histoire de l'Arianisme. L'im-
 » piété, l'hypocrisie, la diffi-
 » mulation, la malice, la perfidie
 » des Ariens paroîtroient in-
 » croyables, si elles n'étoient
 » appuyées sur le témoignage de
 » tous les historiens du tems, &
 » de S. Athanase lui-même. L'A-
 » rianisme, timide dans ses com-
 » mencemens, mit en œuvre la
 » souplesse & l'artifice. Soutenu
 » par la puissance impériale, il
 » s'enhardit, & ne connut plus
 » de bornes dans ses orgueilleu-
 » ses prétentions. Il sembloit me-
 » nacer l'église d'une destruction
 » entiere ; mais il ne réussit point,
 » parce que celui qui a fondé
 » cette église, lui a promis que
 » les portes de l'enfer ne prévau-
 » droient point contre elle. Voyez

S. ATHANASE.

ARLAUD, (Jacques-An

Y 4